Les bonnets bleus

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne !

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi, s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

J'avançais doucement sur le chemin, laissant les souvenirs me submerger. J'avais grandi dans la résidence secondaire des parents de Minna, ma mère étant employée à leur service. A l'époque, je n'avais que peu d'amis car je n'avais pas besoin d'aller à l'école. Un précepteur me dispensait le savoir essentiel afin que je puisse acquérir une solide culture et quels que soient mes choix, poursuivre des études supérieures ou choisir un travail. Ma vie s'étalait ainsi, monotone et sans soucis. Parfois, ma solitude était rompue par la venue de quelques membres de la famille de Minna, notamment ses turbulents cousins. J'apprenais avec eux tout ce que le précepteur avait lieu de me cacher. Les gros mots, faire le mur, fumer des cigarettes. On imaginait le monde et le futur. Étant plus naïf par mon inexpérience du monde, nos conversations m'entraînaient, je l'avoue vers des abîmes de perplexité et de désirs confus. Mais, je dois bien l'avouer, ce qui me comblait le plus était les trop rares apparitions de Minna et de tous les événements qui ne manquaient jamais de se produire lorsqu'elle était là.

Je guettais les vacances scolaires comme un indien, l'horizon. Bien souvent, j'entendais le bruit du moteur avant d'apercevoir la voiture, Minna, ses parents, le chauffeur et le majordome. Mes oreilles habituées à cette longue attente avaient, je pense, grandi en conséquence, dépassant de quelques centimètres celles du commun des mortels.

L’année où tout bascula, nous fêtions nos douze ans respectifs. L’air sentait bon le début des vacances. Ma mère s’affairait dans la maison ; les chambres des garçons étaient aérées au doux parfum d’été, les draps fleuraient bon le linge séché au soleil. Tout étincelait plus que d’ordinaire. L’escalier et le parquet sentaient bon la cire. Je savais également que ma mère se préparait pour ses colères. J’avais la fâcheuse habitude avec les cousins de faire des dérapages plus ou moins contrôlés sur le beau sol devenu mortellement glissant. Nos bêtises la mettaient en rage, du moins c'est ce qu'elle voulait nous faire croire, car au fond, je savais qu'elle aimait ce supplément de vie.

La grande table du jardin accueillit mes cousins et leurs parents un jeudi midi. Un buffet campagnard les attendait. Erwan et Titouan jaillirent de la voiture comme deux diables de leur boîte. Les parents s'extrayaient à leur tour du véhicule en maugréant après les enfants impatients. Ma mère, comme à chaque vacances, recueillait les recommandations des parents concernant le séjour de leurs rejetons. Les cousins de Minna et moi reprîmes nos jeux et nos bonnes vieilles habitudes. Leurs parents repartirent le lendemain. Leurs affaires, fort florissantes, les attendaient.

Une semaine plus tard, Minna arriva. Nos jeux allaient prendre une nouvelle tournure. Ma mère avait préparé les chambres du majordome et du chauffeur. Minna et ses parents occupaient l'aile gauche de la résidence. Personne n'avait l'autorisation d'y pénétrer. Les cousins et moi avions bien tenté quelques percées, mais toujours couronnées d'insuccès. Au travers des voilages qui pendaient aux fenêtres du rez-de-chaussée, je ne voyais qu'une grande salle quasi identique à celle qui se trouvait dans l'aile droite. L'attention que suscitait ce lieu était plus liée à l'interdit d'y mettre les pieds qu'à la curiosité d'y visiter des pièces sans intérêt. J'avais toujours trouvé les parents de Minna plutôt étranges et peu sociaux, aussi je ne trouvais rien d'étonnant à cette lubie.

Nos jours se passaient en promenades, en rigolade. Nous escaladions les arbres, faisions fuir les oiseaux. On s'entraînait au tir avec le lance-pierres de Titouan, on jouait à la guerre. Les quelques après-midi où Minna nous accompagnait, nous troquions nos aventures de garçon contre ses horribles contes. Nous jouions alors à nous faire peur et chacun de nous luttait pour ne pas perdre la face devant Minna, elle nous aurait traités de poule mouillée.

Parfois, après le repas, nous nous retrouvions au fond du jardin. La nuit drapait nos épaules d'enfants de sa chape d'obscurité. On s'asseyait en rond autour d'une chandelle. Au fil des récits de Minna, une inquiétude sourde se mettait à couler dans nos veines en cadence avec les danses macabres de nos

ombres derrière nous. Elle nous racontait sa vie au manoir, la résidence principale de ses parents et les choses étranges qui s'y passaient.

- Les nuits de brume, nous raconta-t-elle, je vois une morte se promener en gémissant dans le jardin. C'était la femme d'un de mes ancêtres ayant vécu dans le manoir plusieurs siècles auparavant. Son mari, un homme jaloux et brutal la battait quotidiennement, la soupçonnant sans cesse d'avoir des amants. Un jour, ne pouvant plus supporter cette vie de souffrance, elle sauta par la fenêtre. Lorsque celui-ci retrouva son épouse disloquée sur le gravier, il lui jura qu'elle ne connaîtrait jamais le repos de son âme et qu'il la traquerait, elle et ses amants jusque dans la mort. La pauvre femme innocente était maudite jusque dans l'au-delà. Le mari écrivit sa malédiction sur une feuille qu'il brûla avant de se tirer une balle dans la tête avec son fusil de chasse.

A la fin de ces récits épouvantables, je peux bien avouer que ma petite routine me semblait comme un rempart contre tous les dangers. Si Minna mettait du piment dans nos existences, ses histoires avaient tendance à nous saper le sommeil. Combien de nuits ais-je passé à chercher le sommeil, guettant le moindre bruit suspect, une grosse boule de peur au ventre, jusqu'à ce que Morphée me kidnappe ?

Un matin de la mi-juillet, profitant de la voiture et du chauffeur, ma mère se fit conduire au marché de Pont-l'Abbé. Cela la changerait du marché de notre petit bourg. Nous avions eu le droit de l'accompagner à condition de rester sages. Le marché se tenait sur la place de la mairie, non loin de la grande église. Nous avions une bonne heure de liberté avant de revenir à la voiture. Minna nous proposa alors un petit tour culturel dans une église située un peu plus loin dans la ville. Nous nous éloignâmes du centre, cheminant dans de petites ruelles pierreuses. Nous arrivâmes devant une bâtisse plutôt insolite, l'église de Minna était pour ainsi dire décapitée. Nous étions malgré nous impressionnés par cette bizarrerie. Minna prit la parole alors que nous nous trouvions au milieu de l'église. Elle nous expliqua qu'un de ses ancêtres, le duc de Chaulnes, alors gouverneur de Bretagne, en réponse à la rébellion des paysans, avait fait descendre les cloches, signe de ralliement des révoltés. Minna nous raconta qu'il avait fait pendre des prolétaires en guerre contre les nouvelles taxes imposées par le roi Louis XIV. Avec la bénédiction du duc, les soldats violèrent les femmes, en tuèrent certaines, laissant derrière eux, désolation et nombre d'orphelins. Les murs chargés d'histoire et d'injustice nous donnèrent la chair de poule. Nous sortîmes de l'église et retrouvâmes le doux soleil du pays bigouden. Minna, tout en continuant son cours d'histoire, nous amena au cimetière situé à côté de l'église St Jacques de Lambour.

- Les insurgés au bonnet bleu sont enterrés ici, nous informa Minna.

Nous regardions autour de nous partagés entre l'horreur et une profonde tristesse.

- Vous savez, dit Minna, nous avons été obligés de partir parce que les morts venaient taper à notre porte en réclamant leur dû.

Minna et son imagination débordante...

- Mais si vous êtes partis à cause de ces événements, comment se fait-il que vous puissiez revenir ? demandais-je

- Nous sommes revenus quelques années après, la colère des défunts s'était apaisée je pense.

Je me contentais de cette explication. Nous repartîmes vers la voiture pour rentrer. Ma mère avait les bras chargés de sacs de victuailles. A la vue de tous ces délicieux aliments, ce furent quatre estomacs qui chantèrent en même temps. La journée fut belle et joyeuse. Mon cœur était comblé et troublé. Minna occupait toutes mes pensées. Comme tous les soirs, elle disparut dans l'aile gauche avec ses parents pour aller dormir. Je voyais bien la curiosité des cousins pour cette coutume qui prenait de plus en plus de place dans les discussions.

Le lendemain, alors que Minna, Titouan, Erwan et moi rentrions de promenade, nous entendîmes des cris dans la salle à manger. Une dispute avait éclatée entre les parents de Minna et le chauffeur. Nous nous cachâmes sous les fenêtres, les oreilles grandes ouvertes.

- je vous préviens, je veux ma part, il est hors de question que je me fasse avoir... à la moindre entourloupe et je raconte toutes les sorcelleries à la police. Il est où le trésor ?? Je sais que vous l'avez trouvé... Je vous donne deux jours pour me donner mon bien. Ce sont vos ancêtres qui ont dépouillé les miens. Maintenant c'est moi le maître du jeu !!

Des portes qui claquent, des coups sourds, des chuchotements. Nous ne savions plus que faire. Nous décidâmes de sortir de notre cachette et de rentrer comme si de rien n'était. Le repas se déroula comme d'ordinaire. Seul le chauffeur et notre gaieté étaient aux abonnés absents. Dès la fin du repas, les parents de Minna lui ordonnèrent d'aller dans sa chambre. Ses cousins et moi, sortîmes dans le jardin. Nous avions bien entendu le mot « trésor ». Cette nuit là, mes rêves furent agités de croix, de morts sortant de leur tombeau et d'un coffre rempli de pièces d'or.

Au petit déjeuner, ma mère m'informa que Minna et ses parents étaient partis. Je courus à la fenêtre. La voiture avait disparue. Erwan, Titouan et moi organisâmes un conseil de guerre. Nous allions trouver le magot et percer le mystère de la partie gauche de la résidence. Nous fouillâmes la chambre du majordome et celle du chauffeur sans succès.

Quelques jours plus tard, la providence vint à nous. Ma mère devait s'absenter. Elle obtint de nous la promesse que l'on se tiendrait tranquille. Elle partit donc en nous laissant la maison. Nous pénétrâmes dans l'antre interdit en brisant une fenêtre de l'extérieur, toute velléité d'y rentrer de façon plus classique nous ayant quitté. Les rideaux étaient tirés. Il faisait sombre, juste assez pour que les meubles se transforment en choses mouvantes. Nous parcourûmes les pièces, ouvrant les tiroirs, regardant sous les commodes. Nous allions déclarer forfait lorsque nous avisâmes une petite porte dérobée. Elle était fermée à l'aide d'un cadenas. Titouan, expert en cadenas l'ouvrit en l'espace de deux minutes. Un escalier descendait vers le ventre de la maison. Tremblant, je passai en premier. Nous découvrîmes ce qui ressemblait à un petit laboratoire. Nous parcourûmes ce lieu incongru, avec un sentiment mélangé de crainte et de fascination. Sur les étagères, étaient posés des flacons dont les noms scientifiques ne nous évoquaient rien. Nous étions chacun à la découverte de ce lieu étrange lorsque j'entendis le ronronnement du moteur du taxi. Nous ressortîmes de l'endroit interdit aussi vite que l'on pouvait. Ma mère ne s'aperçut de rien. Caché sous mon pull, je tenais serré ce qui ressemblait à un album. Ce soir, à la lueur de la bougie, Minna me dévoilerait peut-être son terrible secret.

Après le repas, prétextant un mal de ventre, je montais dans ma chambre. Fébrilement, j'ouvris le petit album. C'était le carnet de Minna. J'y découvrais sa petite écriture maladroite, puis à mesure que je tournais les pages, celle plus ronde d'une jeune personne.

« Je ne sais pas pourquoi je dois rester dans ce drôle de lit transparent. Je ne peux pas bouger la tête. Lorsque je veux savoir ce qui se passe, c'est toujours la même réponse que me fait maman. Il ne faut pas que je m'inquiète, papa et elle m'aime tant. Au manoir personne ne pourra me faire du mal. Je vais bientôt aller mieux. Pourtant je ne me sens pas malade. »... « quand ils s'approchent de moi, mon corps fait de drôles de bruits. J'ai l'impression d'être pleine de vis et de boulons. » « Maman m'a dit que c'était le grand jour, je vais pouvoir me lever ».... « je suis debout, j'ai pu me promener. J'ai vu dans un cahier que papa avait pensé avoir bien caché une photo de moi avec le ventre ouvert.» « aujourd'hui un homme est venu sous la fenêtre et a crié « Maro han barn ifern ien, Pa ho soign den e tle crena (la mort, le jugement, l'enfer froid, quand l'homme y songe, il

doit trembler). Mon père a rigolé en ouvrant la fenêtre et lui a répondu que la mort ne lui faisait pas peur et qu'il avait trouvé le moyen de la défier. »...

Je m'endormis le livre à la main.

Des semaines s'écoulèrent, juillet laissant la place au mois d'août. Notre chasse au trésor restait infructueuse. Un beau jour, vers midi, nous vîmes arriver une voiture de gendarmerie. Ils posèrent des questions sur la disparition d'un homme qui avait été chauffeur des Kersaudy, les parents de Minna. Ils regardèrent dans la maison et alentours, mais rien ne permettait de les aider. Cette disparition nous laissait, moi et les cousins plutôt perplexes. Le mois d'août s'écoula et les cousins repartirent chez eux pour la rentrée scolaire. Nous allions reprendre ma mère et moi nos habitudes. Mais le destin en décida autrement. Nous reçûmes une lettre nous indiquant que la maison allait être vendue et que nous devions partir. De cossus émoluments, un jeu de clé et l'adresse d'un appartement à Rennes étaient joints au courrier. Même si notre proche avenir était assuré, c'est le cœur lourd et des larmes plein les yeux que nous partîmes, ma mère et moi.

Nous prîmes le cours d'une vie différente. Le temps qui passait adoucissait la profonde tristesse qui nous étreignait sans jamais l'éteindre. Je passais du collège au lycée, puis du lycée à la faculté de médecine, j'avais une existence bien remplie C'est au cours de ma vingt sixième année, que je m'aperçu que si le souvenir de l'année de mes douze ans et de ses événements incompréhensibles étaient bien enfouis au fond de ma mémoire, ils ne m'avaient jamais quitté. J'allais régulièrement au Centre de Documentation et d'Information pour y faire mes recherches pour les différents cours que je suivais. J'étais à la recherche d'articles sur le remplacement des membres amputés par des prothèses « intelligentes ». Je feuilletais mon énième ouvrage lorsque mon œil fut attiré par une photo. Je sentis une salve d'acide remonter de mon estomac à ma bouche. La maison de mon enfance était là sous mes yeux. Je lus l'article dans un état second. « Cette magnifique demeure, a fait l'objet, il y a cinq ans, d'un terrible incendie dans lequel ont péris ses généreux donateurs, les Kersaudy. L'auteur de ce drame, Gustave Henler, leur ancien chauffeur a été appréhendé alors qu'il tentait de violer la sépulture de Minna Kersaudy, leur fille défunte, afin, a-t-il déclaré à la police « de prendre sa part du butin ». L'homme a été placé sous haute surveillance dans un asile psychiatrique. La maison avait été transformée en clinique spécialisée dans le remplacement d'organes ou de membres endommagés par des éléments cybernétiques grâce à la grande fortune des propriétaires. Les activités de la clinique étaient fort controversées. En dépit des avis partagés

sur l'éthique des recherches menées dans la clinique Kersaudy, la justice a remis les rares documents épargnés par les flammes à la communauté scientifique…»

Mon sang ne fit qu'un tour, je courus jusqu'à mon appartement et sorti le petit journal qui ne m'avait jamais quitté. Les mots de Minna, les schémas qui s'étalaient sous mes yeux prenaient à présent tous leurs sens. Je savais que ma mère m'en voudrait beaucoup de ce que j'allais lui demander, mais c'était devenu plus qu'indispensable, c'était vital. C'est avec tous les reproches du monde au fond de son regard qu'elle me remit l'enveloppe et la lettre qui nous avait fait partir de chez nous. Au dos de l'enveloppe, j'avais ce que je cherchais. L'adresse du manoir.

Je ne sais pas ce que j'allais chercher, ni ce que j'allais trouver. Je ne réfléchissais plus. Est-ce le souvenir de Minna que je voulais exorciser en allant sur les lieux de son enfance ?

Je roulais tout le jour et toute la nuit. Sous mes pas les gravillons étaient comme autant de souvenirs, autant d'histoires que Minna nous racontait. Le manoir était là, écrasant, inquiétant dans son abandon. Tout autour était gris, abandonné de tous, pas un brin d'herbe, pas une fleur, pas un animal. Rien qu'une profonde désolation. Je m'effondrais sur le seuil, recroquevillé comme un animal blessé. Ce sont mes larmes d'enfant qui roulaient sur mes joues. J'avais besoin de faire le grand deuil de mes douleurs d'antan.

Lorsque je me suis relevé, un homme se tenait devant moi. Un vieux, vieux bonhomme courbé et digne.

- Bonjour Monsieur, cela fait longtemps que je vous attends. Je vous en prie, me dit-il, en m'invitant à rentrer dans la demeure.

- Yvonnick ? Demandais-je ?

- Oui Monsieur, un vieil Yvonnick. Vous avez bien changé, vous êtes devenu un beau jeune homme. Vos études vous serviront.

- Mes études ? Comment savez-vous ce que je fais ?

Yvonnick, le majordome, me gratifia d'un sourire énigmatique et d'un « suivez-moi » péremptoire

Il me conduisit dans un dédale de pièces, de couloirs, d'escaliers. Arrivés devant une lourde porte, il me tendit une clé. La porte s'ouvrit dans un grincement lugubre. Baignée d'une lumière tamisée, je découvrais une grande salle ressemblant fort à un laboratoire. C'était une quasi réplique de celui que j'avais vu dans l'aile interdite. Je m'avançais comme dans un songe. J'approchai d'un grand cercueil transparent. Semblant dormir, y reposait un corps enveloppé d'un fin voile de tulle. Des tuyaux charriant un liquide visqueux étaient plantés dans différentes parties du torse, des bras, des épaules. Son visage était pâle comme la mort, aucune palpitation ne paraissait soulever sa poitrine.

- Il y a longtemps, commença Yvonnick qui m'avait rejoins, le pays bigouden fut secoué de terribles évènements. L'âme des paysans injustement condamnés réclamait vengeance. A chaque génération, ils emmenaient avec eux un enfant. Minna avait cinq ans lorsque ses parents héritèrent à leur tour de la résidence. Ils décidèrent d'en faire leur maison d'été. L'air iodé serait bénéfique à leur fille à la santé fragile. Les morts se levèrent à nouveau dans leur soif de châtiment. Un maudit soir, ils cognèrent à la porte et c'est Minna qui leur ouvrit. Ils l'emmenèrent vers le cimetière, leurs silhouettes monstrueuses traversant son petit corps. Nous arrivâmes juste avant que la terre ne l'aspire dans ses entrailles. Nous ramenâmes Minna inerte à la maison. Nous la veillâmes toute la nuit. Au petit matin, son cœur ne s'était pas remis à battre. Le médecin de famille déclara le décès de Minna. Ses parents firent ouvrir le caveau de famille afin que leur fille y soit enterrée. Sur la sépulture on peut lire « ci-gît notre trésor ».

Je regardais Yvonnick sans comprendre comment j'avais pu jouer avec une petite fille qui était sensée être morte. Je le pressais de me raconter la suite.

- Le père de Minna était un fameux scientifique, plein de connaissances. Il échangea dans le cercueil le corps de sa fille contre un animal ayant à peu près le même poids et scella le couvercle. A partir de ce moment là, il s'enferma chaque jour des heures durant dans son laboratoire. Lorsque je découvris le pot aux roses, je décidais de rester au service de ces gens qui avaient décidé de briser la malédiction. Dès lors, nous nous attelâmes à ressusciter Minna. Ils y avaient réussi, seulement, leur décès a alors tout changé. Je n'avais aucune idée du fonctionnement des machines et Minna avait besoin de soins quotidiens. Je n'ai pu me décider à l'abandonner ni la donner en pâture aux expériences des grands professeurs... J'ai laissé Minna dans l'état où tu la vois aujourd'hui, la veillant, jour après jour, incapable de la réveiller.

J'étais abasourdi par ces révélations. Mais je savais que ça ne pouvait qu'être l'exacte et extraordinaire vérité. Yvonnick me sourit, je le sentais soulagé d'avoir pu se confier. Je caressai la joue fraîche de Minna. J'allais remettre en marche les délicats engrenages de son corps, faire battre en rythme régulier la délicate horlogerie de son cœur. Je pouvais compter sur l'immense masse de connaissance laissée dans le laboratoire et sur l'indéfectible fidélité du majordome. Je me sentais comme un funambule sur le fil d'une vie fragile. Mon destin prenait une tournure excentrique et j'aimais ça.

Je regardais Minna dans son lit de verre, belle endormie depuis mille ans. J'avais retrouvé mon amour et j'allais mettre en marche le cours de notre vie.